



Mauvaise foi

LA CHRONIQUE DE FRÉDÉRIC BEIGBEDER

Nous lisons les romans avant leur sortie

En juin, les éditeurs envoient 600 bouquins aux journalistes pour alourdir leurs valises. Je fais partie de ces privilégiés qui vont pouvoir lire tout l'été les romans que les ploucs (c'est-à-dire vous) découvriront seulement à l'automne. Savez-vous comment reconnaître un critique littéraire au bord de la piscine de votre hôtel au mois de juillet ? C'est le seul qui lit le prochain Houellebecq, ou le Régis Jauffret, ou le Pierre Mérot de la rentrée, tandis que vous essayez

de vous plonger dans le *Da Vinci Code* avec deux ans de retard. Certes, il y a les extraits de septembre offerts par *Lire*, mais ce ne sont que des échantillons, des amuse-gueules, des avant-goûts ! Après ça, on s'étonne que la France dise non quand toute la presse lui enjoint de voter oui. Normal : la France d'en bas ne lit pas les mêmes livres que les journalistes d'en haut. Quand vous lirez *Sang lié* de David Bosc (Allia), je l'aurai fini depuis longtemps. C'est un premier roman étonnant de lyrisme et de puissance, qui raconte l'apprentissage de la vie par un jeune alcoolique amoureux fou. Il sort le 25 août et

je l'ai fini hier ; certaines pages m'ont rappelé Arthur Rimbaud mais je dois avoir la berlue – si ça se trouve, quand il sera en librairie dans deux mois, j'aurai changé d'avis. C'est comme le premier roman de Jessica L. Nelson, *Mesdames, souriez* (Fayard). J'ai apprécié la dureté de cette colocation terrible entre une jeune femme et une quasi-centenaire. Cette fille, c'est Amélie Nothomb en blonde. D'ici le 17 août, j'espère que cette confrontation n'aura pas vieilli. Le plus beau titre de mon été (donc de votre automne), c'est *Oublier l'orage*, de Cédric Morgan (Phébus). Sa prose champêtre séduira Richard Millet : « Regardez-moi, je suis ce cheval sans frein qui mange, à chaque pas, le ciel penché sur les labours écartelés, cet homme qui craint son propre feu et se détourne des pierres qui lui ressemblent. »

C'est beau comme un poème de Dominique de Villepin. Contrairement à *Suburban Blues* de Yémy (Robert Laffont), dont la langue râpeuse bouscule l'ordre établi (la banlieue y est rebaptisée « lieue-bannie »). Je le finirai la semaine prochaine mais j'espère que je m'en souviendrai au moment d'écrire un article sur ce délire verbal de néo-Céline black.

Quand j'étais jeune, j'allais souvent en Amérique voir les films avant leur sortie en France. Lorsque je revenais au lycée, je frimais en racontant à mes camarades la fin de *La guerre des étoiles* ou en arborant le tee-shirt d'Indiana Jones. Ils enrageaient de devoir attendre des mois avant de comprendre de quoi je parlais. Je me sentais tellement supérieur, alors que j'étais tellement seul... Quel est l'intérêt d'une œuvre d'art qu'on ne peut pas partager ? Aujourd'hui je lis des livres que vous ne lisez pas. Je suis toujours ce con de lycéen adolescent et snob. Je me crois malin parce que j'ai accès à des textes avant les autres. En réalité c'est notre système éditorial qui me rend arrogant. Les éditeurs et les critiques (sans parler des éditeurs-critiques) ne



comprennent pas la crise de la librairie parce qu'ils ne voient pas à quel point ils sont déconnectés du public. Voyez la liste des meilleures ventes en France : rien que des livres descendus partout. Qui sont ces lecteurs débiles qui achètent de la merde à longueur d'année ? Des gens qui dépensent leur argent pour lire des livres. Précisément ce que nous, les frimeurs du milieu littéraire, ne faisons jamais : payer un livre avec son argent. Lire le même livre que son voisin. Pas avant lui : en même temps. Et en discuter à la machine à café. Et comparer ses impressions. Et le conseiller à ses amis. Qu'on ne se méprenne pas : je ne suis pas en train de dire que Marc Levy est un génie. Mais lui au moins, quand on reçoit son livre en juin, il est déjà en librairie. Est-ce pour cette raison qu'il est numéro un des ventes ?

DESSIN FRANÇOIS AVRIL